

sentait grandir dans sa propre estime ! Qu'étaient, près de lui, les rois, les empereurs, le pape lui-même ! Tous étaient retenus par les règles établies, par les lois du possible, tandis que lui, son domaine n'avait de limite que sa fantaisie. Quel bonheur que le parchemin du docteur Maure ne fut point tombé aux mains d'un homme ignorant, avide, emporté par les passions mauvaises, mais enfin celle d'un hidalgo raisonnable dans ses souhaits, maître de ses passions, et reçut le docteur à l'université de Salamanque ! Aussi l'humanité pouvait se rassurer ! Don José Fuez d'Alcantara (il avait désiré le titre de *don*) se respectait trop pour abuser de son pouvoir illimité ; en l'accordant, la Providence lui avait rendu justice, il était bien décidé à le justifier par sa conduite !

Il résolut d'en donner une première preuve en modérant lui-même son ambition. A sa place, tout autre eût désiré être roi, avoir un palais, des courtisans, une armée ! mais don José était ennemi des grandeurs. Il décida qu'il se contenterait d'acheter le domaine d'Alonzo Mendoza, et de vivre là avec quelques mil-lions, le titre de comte et les priviléges de grand d'Espagne, comme un sincère et modeste philosophe.

Il s'achemina en conséquence, sans retard, vers le village d'Argelles, où la vente du château devait avoir lieu.

La route qu'il avait prise conduisait également à Torro, et elle était couverte de paysannes, de muletiers et de marchands qui s'y rendaient. Tout en avançant, don José regardait à droite et à gauche, et faisait, sur chacun, de petites expériences de son pouvoir. A la jeune fille qui passait accorte et riante, il souhaitait une heureuse rencontre ; au vieillard marchant avec peine, une place dans la voiture qui passait au pauvre mendiant, une pièce d'or qui surgissait tout-à-coup sous son pied dans la poussière, et tout s'accomplissait sur-le-champ ! Et, encouragé par le succès, don José passait du rôle d'ange gardien à celui d'archange. Après avoir secouru, il voulait faire justice : ainsi il châtiait le soldat, à l'air siffreron, par un coup de vent qui emportait son feutre à la rivière ; le marchand prodigue de coups de fouet, en effarouchant ses mules et les dispersant dans la campagne : le *titulado*, qui lui semblait regarder trop dédaignemement les piétons du haut de son carrosse, en brisant brusquement sa roue orgueilleuse ! Pour tout cela, don José obéissait à sa première impression, distribuant la récompense ou le châtiment, selon qu'un *air* venait lui à lui agréer ou à lui déplaire, et rendant la justice d'inspiration.

Il arriva ainsi en vue du château de Mendoza, dont les bois magnifiques bordaient la route. Voulant éviter le soleil qui commençait à devenir plus ardent, il prit une avenue qu'il connaissait, et par laquelle il pouvait également gagner le village.

On était aux plus beaux jours de l'été ; les haies étaient couvertes de fleurs, et la forêt retentissait de mille chants d'oiseaux. Des bûcherons, campés dans des huttes de feuillage, débitaient le bois abattu et le transformaient en différents ustensiles de ménage. Don José décida que lorsque cette terre serait à lui, il régulariserait cette exploitation d'après certaines idées qui lui étaient particulières. Il traça même au crayon, sur le coin de son parchemin, le plan d'un hameau soigné qui devait unir l'aisance au pittoresque. En atteignant les prairies, il trouva également que les irrigations pourraient être mieux entendues, et calcula l'augmentation qui devait en résulter. Il fut plus content des vignes, à l'occasion desquelles il se rappela un grand nombre de vers d'Horace et de passages des Ecritures saintes, qui le conduisirent naturellement à ce problème fort controversé, de savoir si le premier vin fabriqué par Noé était blanc ou rouge. Quand aux champs de grains, il décida qu'il les transformait en pâturages pour les troupeaux et qu'il défricheraient les bruyères pour en faire des champs de grains.